

Une civilisation africaine, le Monomotapa

Etat d'Afrique australe dont l'histoire en tant que royaume indépendant s'étend des débuts du 15^e siècle jusqu'à la progressive affirmation de la domination portugaise dans les premières décennies du 17^e siècle dans la région, le Monomotapa interroge l'historien, moins par son histoire proprement dite que par la difficulté à l'approcher. Cet empire en effet, peut-être plus que tout autre en Afrique, illustre la difficulté à construire une histoire de ce continent, ce qui ne veut évidemment pas dire que l'Afrique n'aurait pas d'histoire et ne s'inscrirait pas pleinement dans l'histoire qualifiée d'universelle dès lors qu'elle est écrite par des Occidentaux soucieux à travers elle de mettre en évidence leur réelle, mais tardive capacité à mettre en relation des espaces extrêmement divers à l'échelle du monde. Le mythe, mais aussi les rêves de nombreux Européens d'une société idéale fort différente de la leur et qui pourraient justifier leur volonté de transformation des sociétés européennes à partir du 18^e siècle, semblent avoir pris le pas sur l'histoire proprement dite dans le cas du Monomotapa. A regarder la littérature européenne en effet un double mythe semble entourer cet empire, celui d'un territoire riche de son or et dont la population serait, à la différence des habitants de l'Europe, fort peu attachée à la valeur aussi sacrée que maudite du métal jaune, celui d'une société de relative égalité et dirigée par un souverain capable de discernement et de sagesse. La Fontaine au Grand Siècle et Diderot au siècle suivant se rejoignent ainsi, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes suscités par l'évocation de ce territoire, pour fonder ce double mythe du Monomotapa :

« Deux vrais amis vivaient au Monomotapa,
L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre.

Les amis de ce pays là

Valent bien, dit-on, ceux du nôtre »

Ecrit ainsi J. de La Fontaine dans la *Fable* « les deux amis » en 1678. Et Diderot de participer près d'un siècle plus tard à l'édification de ce mythe du Monomotapa dans l'article consacré à ce royaume dans l'*Encyclopédie*:

« Monomotapa: royaume d'Afrique qui comprend toute la terre ferme qui est entre les rivières Magnice et Cuama, ou Zambèze (...) Cet état est abondant en or et en éléphant: le roi qui le gouverne est fort riche, et étend presque son domaine jusqu'au cap de Bonne Espérance. Il a sous lui plusieurs autres princes tributaires, dont il élève les enfants à sa cour, pour contenir les pères sous son obéissance; c'est un trait politique des plus adroits et des plus imaginés. »

Paré de ces vertus de respect de l'amitié, de richesse et de bonne gouvernance, voilà bien un royaume aussi idéal que noyé dans le mythe...

Les sources il est vrai n'aident guère à se débarrasser de pareille vision, les récits de voyageurs portugais en particulier, source dominante aujourd'hui pour aborder cet empire, mais qui furent écrits par des auteurs peu capables de considérer autrement cette société du Monomotapa qu'à partir de critères d'appréciations forgés par l'observation des sociétés européennes, peinent parfois à rendre compte des réalités du Monomotapa. Comment en effet interpréter un auteur portugais qui évoque des relations semblant fondées sur le modèle féodal entre le Roi et ses plus proches « vassaux » ? Est-il d'un autre côté possible de penser que des analyses anthropologiques menées plus récemment dans des sociétés proches de ce Monomotapa peuvent nous éclairer à son sujet ? Ne court-on pas le risque de créer de nouveaux mythes face à un manque flagrant de sources directes ?

C'est pourtant en prenant en compte ces incertitudes mais aussi ces éléments de comparaison, qu'il faut tenter de comprendre ce qu'a pu être ce Monomotapa. Situé entre Zambèze et Limpopo, cet empire apparaît tout d'abord comme celui d'un peuple bantu dont il conserve nombre de structures. Né au 15^e

siècle, l'histoire événementielle de cet empire est cependant très vite caractérisée par une grande instabilité du fait de multiples rivalités de pouvoir, instabilité qui allait très vite l'affaiblir. Cet élément explique aussi pourquoi ce Monomotapa est assez rapidement tombé sous la domination portugaise en dépit de la faiblesse objective des forces déployées sur ce terrain africain par les Lusitaniens.

1. Un empire aurifère au sein du monde Bantou

a. Cadre géographique et naissance du Monomotapa

-Si les limites de l'empire du Monomotapa sont fluctuantes, sa localisation géographique s'inscrit dans certaines limites aisées à fixer : il s'agit en effet d'envisager une zone comprise entre les fleuves Zambèze au Nord, Limpopo au Sud, et le désert du Kalahari à l'Est. A l'ouest, les monts Inyanga séparent le Monomotapa dans son extension la plus généralement admise, de la plaine du Mozambique. Cet espace est une zone de plateaux situés à environ 1000 m d'altitude, au climat salubre et en particulier non touché par la mouche Tsétsé. Au demeurant, celle-ci a pu fournir une protection aux peuples habitant le plateau... Surtout ce plateau est caractérisé par l'importance des gisements d'or et de cuivre.

-Cette zone de plateau appartient de façon plus large à l'espace de peuplement bantou et est caractérisée jusqu'au début du 15^e siècle par l'affirmation du royaume du Zimbabwe, visible en particulier avec le site du Grand Zimbabwe au Sud de la zone, édifié à compter du 13^e siècle. Au début du 15^e siècle ce royaume connaît un déclin rapide, lié peut-être à la sécheresse, au tarissement d'un fleuve de la région, le Sabi qui était la route commerciale majeure du plateau jusqu'à l'Océan, tarissement lui-même produit soit par la sécheresse, soit par un mouvement tectonique qui aurait entraîné l'élévation du littoral du Mozambique.

-C'est dans ce contexte que s'affirme le royaume de Monomotapa, au début du 15^e siècle, avec, selon une tradition orale recueillie en 1861 par un officier portugais, des conquérants Bantous venus du Nord qui amorcent la conquête du Nord du plateau avec un dénommé Mutota.

b. Une économie de subsistance mais un développement de la production d'or

Le plateau du Monomotapa est une région où l'agriculture est largement pratiquée avec trois céréales principales : l'éleusine, le millet et le sorgho. Le développement de la riziculture en allant vers la mer est également à relever. Autre plante mais non alimentaire celle-là, le coton est surtout cultivé dans la vallée du Zambèze. Les techniques de culture sont extrêmement simples, avec des cultures sur brûlis et à la houe... En parallèle à l'agriculture, l'élevage est également développé au 16^e siècle. Chèvres, moutons, porcs et poules, mais aussi bœufs sont ainsi élevés. En revanche le cheval est complètement inconnu, et les tentatives pour l'introduire au 16^e siècle se soldèrent par des échecs. Ainsi en alla-t-il avec l'expédition portugaise des années 1569-72 où les chevaux périrent rapidement de maladies. Le cheval ne devait pénétrer sur le plateau qu'au 19^e avec la colonisation britannique et donc la fondation de la Rhodésie, mais la pénétration de l'animal se ferait là à partir du Sud, c'est-à-dire le Transvaal.

Le travail du fer est bien maîtrisé au Monomotapa grâce au développement de « petits fourneaux ». La qualité du fer était jugée excellente au 16^e siècle et les Portugais envoyaient du fer du Monomotapa vers leurs comptoirs de l'Inde pour y fabriquer des fusils. Si le fer faisait l'objet de ce travail, il n'était cependant pas le seul métal de la région, le Monomotapa étant riche en cuivre, étain et or.

L'or est extrait tout d'abord des cours d'eau, plus particulièrement à la saison des pluies et vers la fin de celle-ci. Mais son extraction passe aussi par le creusement de puits nommés « marondos », au fur et à mesure du creusement, les hommes se passent la « mataca », la terre à remonter. Une fois la « mataca

d'or » trouvée, celle-ci est remontée entièrement, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'or dans le bloc de terre concerné. Parfois des poches d'eau éclatent en creusant ce qui provoque des inondations... et des décès. Certains *marondos* sont ainsi abandonnés du fait de la présence d'eau résiduelle... Une fois la « pierre d'or » remontée celle-ci est lavée mais d'importantes pertes sont à relever lors de cette opération (environ la moitié de l'or). Ces techniques rudimentaires permettent à un mineur d'avoir une production journalière comprise aux 16^e/ 17^e entre 3,5g et 5,4g d'or

L'or est ensuite vendu et jusqu'au début du 16^e s. il n'y a pas de pesée... mais ensuite sous l'influence portugaise la pesée de cet or devient la règle avec des balances d'abord importées puis ensuite fabriquées sur place.

c. Des croyances religieuses dans la tradition Bantou

Société traditionnelle par ces modes d'exploitation du sol et du sous-sol, le Monomotapa l'est aussi par ses croyances. Le sentiment religieux se fixe sur les ancêtres et non sur un Dieu suprême, avec la vénération des « muzimos » c'est-à-dire les morts. De plus deux termes apparaissent dans les sources qui signifieraient Dieu « Mulungu » plutôt employé dans la partie Nord du plateau, « Mwari » plutôt employé dans la partie Sud. Cependant si les observateurs chrétiens ont assimilé ce terme à Dieu, la signification est sans doute plus proche de « grand Ancêtre » ou d'esprit formé par l'addition de tous les esprits disparus, ou encore de demeure des esprits ancestraux...

Or cette demeure se situe pour les peuples Bantu sous l'eau, comme pour nombre de cosmologies archaïques, qu'il s'agisse des fleuves ou de l'océan. Dès lors une confusion a été fort possible chez les Bantu entre les ancêtres et les hommes blancs lorsqu'ils arrivèrent par la mer sur ces côtes de l'Afrique, qu'il s'agisse des Arabes ou des Portugais. Ces éléments expliquent en partie l'accueil favorable fait des hommes blancs lorsqu'ils arrivèrent au Monomotapa et aux biens matériels qu'ils leur proposaient. Si ces biens étaient présentés à des fins commerciales pour les Portugais, ils avaient aussi une signification religieuse pour ces Bantus, ce qui explique aussi que les populations locales n'aient pas forcément compris la volonté des Portugais d'en faire commerce.

Dans les croyances Bantu la vie humaine n'a pour but que d'assurer la survivance de la lignée. L'homme se console de mourir en pensant qu'il vivra éternellement à travers ses enfants puis leurs descendants. Dans cette optique, les vivants attendent des ancêtres qu'ils interviennent pour leur accorder la fécondité humaine ou agricole. Ces ancêtres ont ainsi un grand pouvoir et une grande autorité sur les vivants, pouvoir d'autant plus grand qu'une communication semble à leurs yeux possible à travers les rêves. Cependant cette communication apparaît également possible grâce au médium en transe, lequel permet aux vivants, en particulier le roi, de dialoguer avec les ancêtres. Il existe en ce domaine des rites en l'honneur des ancêtres royaux qui se déroulent chaque année à période fixe. Le souverain s'entretient avec son ancêtre grâce à ce médium des bonheurs et malheurs à venir dans son pays, des risques de guerre, de famine... La question est dès lors posée des rapports existant entre le roi et ce médium et du pouvoir politique réel de ce dernier.

Souvent le médium est étranger à la société du Monomotapa, ce qui apparaît comme une garantie de neutralité dès lors qu'il s'agit d'aborder certaines tensions pouvant exister au sein de la population, mais en même temps il est nécessaire qu'il connaisse bien cette société et son histoire, ainsi que les généalogies royales. En réalité il y a un grand souci chez les médiums de conserver présents à l'esprit tous les noms des ancêtres, leur place dans la lignée, les traits principaux de leurs règnes. Ainsi ces souvenirs sont-ils présents chez les « médiums » rencontrés au 19^e lorsque furent recueillies nombre de traditions orales du Monomotapa. Et ce souci de conservation montre à quel point « il n'est point de salut pour les vivants sans fidélité au souvenir des morts » (W.G.L. Randles). Dès lors la religion des Bantus apparaît très conservatrice, devant assurer la reproduction d'une société, ne délivrant aucun message pour l'individu.

2. Quelle construction impériale du Monomotapa ?

a. Un empire instable

Le royaume de Monomotapa naît, nous l'avons dit au début du 15^e siècle, avec des conquérants Bantus venus du Nord qui amorcent la conquête du Nord du plateau avec un dénommé Mutota. La conquête du Nord du plateau fut poursuivie par son fils Matope qui, selon la tradition, fut le premier à porter le titre Muanamutapua. L'empire allait atteindre son extension maximum avec ce Matope. Le nom qui lui est donné cependant surprend, ce terme signifiant muana = enfant, mutapua : personne capturée pendant la guerre, un esclave donc, et non Mwenemutapua d'où vient le Monomotapa actuel et qui signifie « maître des vassaux ». Peut-être le titre Muanamutapua renvoie-t-il aux règles de succession au trône le quel, toujours selon cet auteur du 19^e s., « revient au fils aîné d'une femme esclave ». Peut-être la mère de Matope appartenait-elle aux populations autochtones du plateau...

Passée la conquête de Matope le Monomotapa connaît un certain émiettement, avec une subdivision en quatre territoires après la mort de Matope, son fils –Mocomba- nommant trois de ses fils gouverneurs de trois territoires, le Quiteve, le Sedanda, le Chicanga. C'est cependant après la mort de ce dernier à la fin du 15^e siècle que le Monomotapa se divise réellement. En effet, à la fin du 15^e siècle, une rébellion a lieu dans la partie sud ouest de l'empire, menée par un gouverneur nommé par Mocomba, Changamira. Ce gouverneur apparaît trop puissant aux yeux de Mocomba, ce dernier étant également ministre de la justice et « pouvant à son gré bannir, décapiter et bien d'autres choses encore » selon le récit d'un auteur portugais, Alcaçova. Si Mocomba veut faire empoisonner Changamira il échoue et Changamira le fait assassiner. Celui-ci est cependant assassiné à son tour par Quesarymbo, fils de Mocomba. Toutefois le Sud du Monomotapa conserve son indépendance et forme le royaume de Butua (où est située la forteresse de Zimbabwe). En outre, les trois territoires gouvernés par les fils de Mocomba, refusent de reconnaître l'autorité de Quesarymbo au début du 16^e siècle. A partir de là, selon l'observation du Portugais Joao dos Santos au début du 17^e s., « les trois fils qui avaient été nommés gouverneurs se révoltèrent avec leurs provinces, et refusèrent désormais d'obéir à ce Monomotapa ou à ses successeurs, chacun d'eux soutenant que c'était à lui que revenait l'empire. C'est pourquoi il éclate presque tous les ans une guerre entre eux. ». Le processus de division du « grand Monomotapa » est ainsi très net prouvé que ce royaume a finalement fort peu duré dans son extension territoriale large que lui avait donné Matope, miné en particulier par ces rivalités intérieures.

b. Quelle structuration géographique et administrative de l'empire ?

Ces éléments n'ont cependant pas empêché le Monomotapa proprement dit, ou bien les royaumes nés à sa suite, d'être des espaces politiquement et administrativement très organisés. Cet espace est organisé à trois niveaux :

Le village –*musha*- sous la responsabilité d'un *mukuru* ou *mwenemusha*. Le village groupe les membres d'une seule famille ou plusieurs familles ayant un ancêtre commun.

-la ville –*muzinda*- où siège le chef de province, dont les dénominations sont diverses –*fumo*, *muchinda* (prince), *mwanamambo* (fils de roi), *muenenhicos* (maître du pays). Les modes de désignation de ces gouverneurs sont peu clairs tant les observateurs en donnent des visions divergentes. Cependant pour les 15^e - 16^e siècles, alors que le Monomotapa paraît encore avoir une extension territoriale large, il semble que ces gouverneurs de province appartiennent à la parenté proche de l'empereur mais qu'ils sont également révocables par lui. L'autorité du souverain paraît assez absolutiste alors. Toutefois, à la fin du 16^e

s., cette autorité se défaisant quelque peu, les chefs de province paraissent très autonomes, et leur nomination dépend moins de lui que de la décision des chefs de village.

-la résidence de l'empereur enfin, *Zimbaué* (la cour), où réside l'empereur (*mambo*) dont le titre dynastique est Mwenemutapua ou Mwanamutapua. La capitale est inscrite dans un site faisant un tour de 6 kms (1 lieue) environ, et comptant de nombreuses huttes, à commencer par celles de ses femmes –il en aurait eu plus de 1000. Dans la capitale le palais du Monomotapa n'était guère différent des autres habitations, simplement plus grand et plus spacieux.

c. Exercer le pouvoir impérial

La succession de l'empereur se fait selon la règle de la primogéniture. Le début du règne s'accompagne de rites particuliers, il s'agit de séparer l'institution de la royauté de la personne du roi. Afin de « briser tout lien avec sa lignée », se mettre au dessus des autres hommes, le roi est tenu au début de son intronisation de commettre l'inceste avec une proche parente, le plus souvent sa propre sœur. Il enfreint ainsi l'interdit le plus absolu.

Le souverain se doit d'être d'une virilité parfaite, en cas de déficience (impuissance, maladie contagieuse, perte de dent et donc laideur...) le roi subit une mort violente, mort qu'il peut se donner lui-même. A la mort d'un Monomotapa et jusqu'à l'arrivée de son successeur, le pouvoir est exercé par un régent, Nevinga, lequel était aussitôt mis à mort lorsque le nouvel empereur entrait en fonction. Cependant la vacance du pouvoir laisse place à des comportements où tout était permis...

L'empereur ne dirige pas seul, il est assisté dans son travail d'administration par 9 fonctionnaires principaux aux fonctions clairement définies (ex. le « chef de la maison du roi (*mordomo mor*), le gouverneur des royaumes (*mocomoaxa*), le sorcier en chef (*maguende*)...). Parmi les femmes du roi, 9 étaient considérées comme les principales avec des fonctions politiques déterminées pour certaines, *Mazarira*, une des sœurs du roi également (!) qui était la « mère des Portugais » et devait présenter au Roi leurs requêtes, *Inhahanda* qui, elle intercédait auprès des Arabes...

Se trouvent ensuite des agents subalternes du pouvoir, ainsi les *mutumes* qui sont messagers mais aussi percepteurs, les *infices* qui forment la garde personnelle du monarque mais sont aussi chargés aussi d'appliquer la justice royale. Dans cette justice il est à noter la fréquente pratique des ordalies pour prouver l'innocence d'une personne (breuvage à boire)... et qui faisait beaucoup de morts. Existe aussi une armée afin de tenir les vassaux et chefs de village mais du fait de l'absence de chevaux, le rayon d'action était assez faible. Les effectifs de cette armée sont très difficilement chiffrables, les chiffres donnés allant de 100000h à 3000h !. En revanche dès le premier tiers du 17^e la possession d'armes à feu est réelle dans cette armée.

En matière de fiscalité deux grands types de prestations sont à noter pour les sujets du Monomotapa : le tribut et la corvée. Le premier est souvent très faible, en fait c'est une sorte de remise de dons au Roi de la part de ceux qui lui demandent audience (vêtements, un animal...). Existe aussi un prélèvement sur les mines d'or, d'un de voyages quotidiens de chaque mineur entre la mine et les sources d'eau de nettoyage. Les *mutumes* assurent ce prélèvement et l'acheminement ensuite vers la capitale.

En revanche il est à relever l'importance des corvées. Selon de Barros en 1552, « tous les membres de sa cour et les capitaines des guerriers, chacun avec tous les siens, étaient tenus de lui donner sept jours sur trente de travail dans ses champs ou ailleurs ». En parallèle cependant existe la charité du souverain avec les aveugles et les infirmes c'est-à-dire « les pauvres du roi ».

3. Les Portugais et le Monomotapa

a. La logique de la pénétration des « peuples de la mer » au Monomotapa

L'or est le plus important des produits exportés mais apparaît une grande difficulté pour chiffrer les volumes d'or effectivement exportés. Toutefois une augmentation progressive des exportations de la fin du 16^e s. jusqu'au second tiers du 17^e est notée. Parmi les exportations il est aussi à relever l'importance de l'ivoire. Les importations sont elles constituées par des soieries, des cotonnades et des perles de verre venant d'Inde avant l'arrivée des Portugais, puis après leur arrivée de tissus de lin, de laine, de perles de verres de Venise, tout au moins dans un premier temps. Dans un second temps il y a un développement par les Portugais des échanges entre l'Inde et le Monomotapa, de ce fait les quantités d'or du Monomotapa arrivant au Portugal sont très faibles.

Le premier grand projet des peuples commerçant avec le Monomotapa, ici les Portugais, est d'intégrer ce dernier dans leurs circuits commerciaux. Cette intégration se fait par le contrôle des voies fluviales et tout particulièrement le Zambèze et la création de comptoirs (appelés foires).

Cependant ce commerce ne peut fonctionner lui-même qu'en développant un goût pour des biens de prestige, susceptibles d'avoir quelque valeur pour qu'ils soient échangés contre de l'or ou de l'ivoire. Les Portugais, comme les Arabes avant eux cherchent de ce fait à développer le goût pour des signes extérieurs de richesse visant à se substituer aux valeurs propres à une société fondamentalement agraire où la possession de biens ne détermine pas vraiment le rang de l'individu. A l'origine les Arabes pour éveiller le désir de marchandises avaient fait cadeau aux populations locales de pagnes, de verroterie... Partant de l'idée qu'un cadeau en appelait un autre en retour, l'or finirait bien par arriver ainsi. Cela supposait au demeurant patience... Dans ces échanges il est à noter la très grande probité des Noirs qui tiennent parole dans ces jeux de dons et contre dons en emportant les marchandises des Arabes puis des Portugais pour les échanger loin des lieux de contact avec eux et reviennent ensuite avec de l'or ou de l'ivoire.

Une fois ce contrôle sur les échanges effectué, apparaît ensuite la volonté d'aller au-delà et de contrôler la production de l'or, ce qui posait un problème politique important. En effet, l'or ne pouvait être extrait sans autorisation royale et le roi récupérait une part de l'or recueilli au début de l'exploitation de la mine. Les Portugais ne pouvaient donc agir sans cette autorisation... tout au moins tant qu'ils ne contrôlaient pas le royaume.

b. Le développement des relations entre les Portugais et le Monomotapa

C'est dans ce cadre que s'affirme l'intervention portugaise dans la région, tandis que se maintient un temps celle des Arabes, très progressive il est vrai, et limitée par son ampleur du fait des contraintes naturelles locales, en particulier l'importance de la mouche Tsétsé qui a interdit toute pénétration à cheval. Ces derniers s'installent tout d'abord dans le port de Sofala mais ils cherchèrent à atteindre les bouches du Zambèze, dans l'espoir de le remonter, cet axe étant plus porteur commercialement. En effet, Sofala apparaît être un piètre port pour le commerce. Ce port, relativement éloigné et peu accessible des zones de plateau constituant le Monomotapa, était peu prisé par les populations locales ayant de l'or, car ces dernières disposaient de trop petites quantités pour que le déplacement soit rentable.

C'est ici la conséquence du délaissement progressif de la cité de Zimbabwe qui se retrouve, aucune ville ne permettant plus désormais d'organiser le commerce de l'or entre les mines et la côte. Mais c'est aussi la difficulté pour les Portugais à se plier aux règles du commerce avec les Noirs, en particulier avec les rituels d'échange de cadeaux avant toute transaction commerciale, l'importance de ces cadeaux étant fonction de la position politique des personnes en présence. Les Portugais se montrent parfois trop généreux, ce qui se retourne contre eux. Ainsi un « vassal » rebelle du Monomotapa, Inhamunda, de 1516 à 1530, bloque le commerce de l'or entre l'empire et les Portugais. Ce dernier en effet avait reçu en grande quantité des

marchandises européennes qui lui donnaient sa puissance, lui permettant de s'interposer aux marchands désireux d'aller commercer avec les Portugais à Sofala.

Dans cette optique s'affirme la volonté des Portugais d'approcher directement la cour du Monomotapa. En 1561 ils envoient des missionnaires parvenant à convaincre le souverain de l'utilité du baptême. Cependant les conseillers musulmans du Monomotapa lui déconseillent de le faire et le missionnaire est assassiné. C'est ce qui entraîne la décision d'une intervention militaire effective en 1569 avec 1000 hommes. L'expédition remonte le Zambèze mais est décimée par les maladies et ne parvient pas à atteindre le Monomotapa. Dans une seconde tentative, les Portugais détruisent de nombreux sites, occupent de mines mais opèrent ensuite un retrait rapide car il leur apparaît plus rentable d'obtenir l'or par le troc que par une exploitation directe... En parallèle, se développent des foires animées par les Portugais sur les terres du Monomotapa. Les marchands implantés sur le territoire du Monomotapa doivent verser un impôt –les *curvas*- sans quoi leurs biens sont saisis – cette saisie se nommant *empata*-.

c. Le Monomotapa devient un royaume vassal du Portugal

Le premier tiers du 17^e siècle est caractérisé par la progressive prise de contrôle du Monomotapa par les Portugais. Tout d'abord, le besoin d'aide des souverains du Monomotapa pour lutter contre leurs « vassaux » amène ces derniers à solliciter l'aide des Portugais, non sans contrepartie. Ainsi en 1607 le Monomotapa cède aux Portugais toutes ses mines. Du fait de leur position de relative puissance les Portugais en viennent à refuser de payer la *curva*, jugée humiliante, ce qui déclenche l'*empata* de l'empereur. Le processus se reproduit à plusieurs reprises jusqu'en 1627, où à la suite du refus des Portugais de payer la *curva* et la décision d'*empata* de l'empereur, un conflit amène les Portugais à déposer le Monomotapa Capranzine et à le remplacer par son oncle, Mavura lequel se déclare vassal du Portugal en 1629, se fait baptiser sous le nom de Philippe. Selon le traité, les Portugais obtiennent toute liberté d'action pour leurs missionnaires, y compris pour construire des Eglises, les marchands portugais peuvent circuler librement partout, le représentant du roi du Portugal n'aura pas à faire les différents signes de respect et de déférence vis-à-vis du Monomotapa, ainsi n'a-t-il pas à se présenter à lui tête nue, peut-il porter les armes, ne doit-il pas non plus battre les mains devant le Monomotapa en signe de respect... A l'inverse le Monomotapa doit, lui, revêtir un accoutrement de vassal du Roi en position ici de commandement sur un territoire. Si en 1631 Capranzine cherche à se révolter et parvient à initier un soulèvement général du Monomotapa, celui-ci échoue en 1632 et perd 12000 hommes face aux Portugais et leurs alliés, même si lui-même parvient à s'enfuir. Dès lors la puissance des Portugais sur le plateau devait aller croissant jusqu'à la fin du 17^e s. avec la vassalisation progressive des autres royaumes qui avaient formé le grand Monomotapa à l'époque de Matope.

Si l'histoire de l'empire du Monomotapa peut paraître complexe, elle l'est d'autant plus qu'elle repose pour une large part sur le regard porté sur lui par des auteurs portugais, analysant et raisonnant dans un cadre conceptuel d'Européens du 16^e siècle peu enclins à développer ce que nous appellerions une démarche anthropologique afin de comprendre l'organisation des sociétés avec lesquelles ils entraient en contact. Cette histoire peut nous sembler aussi lacunaire, incertaine à bien des endroits... mais c'est peut-être aussi notre conception de l'histoire, notre souci de ce que nous considérons être l'exactitude des faits historiques qui doit être interrogé en abordant ces civilisations africaines. Le Monomotapa, comme les autres empires africains dont il est contemporain ou qui le précédèrent, s'il s'inscrit pleinement dans l'histoire, s'il s'inscrit aussi pleinement dans le développement de relations nouvelles entre les Européens et le reste du monde au 16^e siècle, interroge en revanche sur notre conception de l'histoire et sur nos manières de la construire.

Ouvrages à consulter :

Boilley Pierre, Chrétien Jean-Pierre : *Histoire de l'Afrique ancienne (8^e – 16^e siècle)*, La documentation photographique, n° 8075, mai juin 2010

Ki Zerbo Joseph : *Histoire de l'Afrique noire*, Hatier, 1978, réed. 2008.

Randles W.G.L.: *L'empire du Monomotapa du XV^e au XIX^e siècle*, Paris/La Haye, Mouton, 1975